



François Cluzet, seul en scène pendant une heure trente, explore les confins de la folie.

plir le vide. J'adore la solitude, je suis un contemplatif. Quand j'étais cafardeux – ce qui a été le cas une grande partie de ma vie – j'allais dormir. Comme ça, je ne souffrais pas. Quand je débutais dans ce métier, je n'avais rien à foutre, je me sentais inutile, triste, l'amour n'était pas là, alors que c'est le seul transport intéressant...

Cela a duré longtemps ?

Oui, j'ai été mal longtemps, j'ai vécu une enfance qui m'a pas pas mal handicapé. Parce qu'à la différence de mon frère, j'ai fait un métier qui voulait que je remue tous ces souvenirs. On me demandait l'émotion. Après, j'aurais pu me blinder, mais je n'aurais pas fait cette carrière-là. Et surtout, j'aurais chié un peu sur mon métier. Que, dans la vie, les gens se blindent, je le comprends: ils ont peur d'être agressés. Mais si vous êtes blindé, vous n'avez rien à faire sur scène. Les gens viennent vous voir à poil, avec des sentiments exacerbés.

En 2011 sortait "Intouchables". Vous subissez encore aujourd'hui les répliques du séisme qu'a été ce film ?

Bien sûr. C'est le seul film que les gens qui ne vont pas au cinéma ont vu et qu'ils ont apprécié. Les scores de télé sont déments. Le film a fait 52 millions d'entrées dans le monde. À Pékin, on m'arrêtait pour me demander des autographes; à Moscou, on m'offrait du caviar. Il faut dire que le film est intéressant. Omar est très drôle et les situations d'amitié fonctionnent. Omar est un mec intelligent, de bonne foi, très généreux, sain: si vous n'êtes pas pote avec un type comme ça, allez vous rhabiller. Moi, en face, je savais ce que j'avais à faire: j'étais son premier

“Dans une pièce, après quatre ou cinq pages de dialogue, si c'est mal écrit, vous le voyez tout de suite.”

spectateur, je lui disais toujours “tu joues pour nous deux, Omar, moi, je ne peux rien faire”. Quand j'ai lu le script, j'ai compris qu'il fallait que je fasse preuve d'abnégation. C'est un peu prétentieux, mais je me suis dit qu'humainement, ça allait me faire du bien. Il fallait admirer l'autre, point. Et si vous n'avez pas de cœur, allez vendre des pommes de terre.

Il paraît que voir Brel sur scène vous a bouleversé. Que vous vous êtes dit “alors, donc, on a le droit”. Jusque-là, ce n'était pas quelque chose de concevable ?

Ça m'a terriblement marqué, traumatisé dans le bon sens. Je l'ai vu chanter, en hurlant, “L'inaccessible étoile”, en sueur, les larmes aux yeux. Ce type-là, on avait l'impression qu'il allait crever en scène, c'était colossal. J'ai trouvé ça d'une telle impudeur que ma première pensée, ça a été “p**”, il va se faire engueuler par ses parents”, parce que je savais que moi, je ne pouvais pas me permettre ça. Ma mère était partie, on vivait avec mon père qui était dépressif et l'envie de pleurer, elle était là sans arrêt. Mais il n'en était pas question, mon père ne l'aurait pas accepté. En plus, à la fin de sa chanson, Brel reçoit une standing ovation de vingt minutes. Là, je me suis dit: “Je veux faire ça.” Après, j'ai toujours essayé de m'approcher de son talent, mais ça, c'est une autre paire de manches. Mais ce qui compte, ce n'est pas d'égaliser les grands, c'est le chemin. Qui on fréquente, qui on aime, qui on admire, à qui on veut ressembler... Ça délimite les choix et les engagements.

→ “Encore une journée divine”, au Centre Culturel d'Uccle le 9 mai à 20h30 et le 10 mai à 16h. Infos: www.ccu.be